

ou la disparition de la foi, de cette foi dont nous avions vécu, qui nous avait fait un tempérament si généreux et si chevaleresque, qui avait été le principe de notre grandeur et de notre vraie gloire. Oui, voilà le mal de l'heure actuelle.

La foi, en effet, avait jeté en France, depuis quatorze siècles, des racines trop profondes et trop vigoureuses pour disparaître sans produire toutes les secousses auxquelles nous assistons. L'arbre qui a grandi au souffle des tempêtes sur le flanc de la montagne enlace ses bras souterrains à des rochers éternels. Pour l'arracher, il faut ébranler la terre.

L'histoire l'atteste, rien ne nous a manqué de ce qui peut planter et développer la foi dans un peuple : ni le témoignage des apôtres, envoyés dès l'origine par le vicaire du Christ, sillonnant le pays, annonçant l'Évangile et autorisant leur parole par le miracle ; ni le sang des martyrs, qui a coulé dans les fondations de toutes nos Églises naissantes, et leur a donné une force que le temps n'a pu ébranler : ni l'héroïsme des saints dont les vertus ont rayonné dans toutes les conditions et à toutes les époques, confirmation irréversible d'une religion capable de produire ces merveilles de pureté et de dévouement.

Aussi la foi avait-elle imprégné notre vie politique et sociale. J'ose le dire, nous suintions la foi par tous les pores. Elle avait frappé notre langue d'une marque indélébile, et quand nos modernes athées ont voulu parler français, ils ont dû laisser constamment tomber de leurs lèvres des expressions chrétiennes. Elle inspira notre grande littérature : à peu d'exceptions près, ses chefs-d'œuvre ne sont qu'une magnifique élosion de la pensée religieuse. Elle pénétra toutes nos institutions, empreintes d'un double respect, du respect de la majesté divine et du respect de la dignité humaine. Elle fut l'âme de tous les arts : les monuments qu'ils ont produits sont encore debout, grâce à Dieu, en dépit des révolutions qui roulent à leurs pieds des flots impuissants, dominant tous les édifices de nos cités, moins encore par leurs proportions gigantesques que par leurs formes idéales, comme pour redire à des générations incrédules que la France des grandes choses, ce fut la France très chrétienne.

Et nous pouvons le proclamer ici, avec une légitime fierté : pendant des siècles, la foi n'eut pas dans le monde de disciples plus fidèles ; tandis que l'hérésie parvint à s'infiltrer presque partout ailleurs, elle n'arriva jamais à séduire et à corrompre la France ; la foi n'eut pas de chevaliers plus intrépides : c'est l'épée de la France qui eut l'insigne honneur de frapper tous les grands coups pour la défense du nom chrétien ; la foi n'eut pas d'apôtres plus zélés : c'est à nous que revient la gloire à peu près exclusive d'avoir planté la croix sur tous les rivages de l'ancien et du nouveau monde. On dit qu'à l'étranger Français est encore synonyme de chrétien.

Eh bien ! Messieurs, je vous le demande, qu'est devenue cette foi séculaire ? *Tentate vosmet ipsos si estis in fide*, vous direi-je avec saint Paul : "Examinez-vous vous-même et voyez si vous avez encore la foi ?" L'histoire contemporaine l'a enregistré, à notre éternelle confusion, un jour, ils en ont ri, et le rire de Voltaire, vous ne le savez que trop, s'est prolongé pendant une